

Débat sur Israël, la situation de la gauche, et du monde

Amos Oz et David Grossman

Le quotidien israélien Ha'aretz a réuni Amos Oz et David Grossman, deux écrivains engagés dans le camp de la paix. Ensemble ils évoquent la situation désastreuse de la gauche israélienne, le terrorisme et l'avenir du pays.

Amos Oz est né en 1939 à Jérusalem. Il vit désormais dans la "ville de développement" d'Arad, dans le désert du Néguev.

David Grossman est né à Jérusalem en 1954 et y vit toujours.

Arrivé au terme de son prochain livre, "Une histoire d'amour et d'obscurité", Amos Oz semble comme libéré et disert. Face à lui, David Grossman ne se départit pas de cette attitude qui le fait ressembler à un jeune prodige devant son rabbin. Il semble s'obliger à une réserve faite de politesse et de respect devant le doyen de la tribu. Il y a six mois, une petite polémique avait éclaté entre les deux écrivains. Oz voulait boycotter José Saramago*, Prix Nobel portugais de littérature, tandis que Grossman pensait autrement. C'est une vieille histoire. Oz s'est toujours montré davantage centrisme et davantage critique envers l'Europe et envers la gauche. Mais une conversation sérieuse avec les deux écrivains montre que tout n'est qu'affaire de subtiles nuances. Tous deux sont des électeurs du Meretz [gauche sioniste, laïque et pacifiste], rejettent le droit au retour des réfugiés [palestiniens] et soutiennent le document Clinton. Oz professe une séparation unilatérale [avec les Palestiniens], tandis que Grossman s'identifie davantage aux initiatives de l'infatigable Yossi Beilin [ancien ministre travailliste qui vient de rallier le Meretz]. Oz est un optimiste mesuré et Grossman un pessimiste lucide. Là où Oz se montre d'une logique implacable, Grossman

assume de saines contradictions. Tous deux ne se sont pas encore remis des événements tragiques de ces vingt-huit derniers mois et semblent encore errer parmi les ruines d'Oslo [les accords de paix israélo-palestiniens de 1993]. Tous deux cherchent un moyen de composer avec une vie marquée désormais du sceau du désespoir et de la terreur.

Le retour de la destinée juive

HA'ARETZ: Ma première question est simple. Qu'est-ce qui vous horrifie le plus et avez-vous encore de l'espoir ?

OZ: La bonne nouvelle, c'est que, pour la première fois en quatre-vingt-dix ans de conflit, chacun connaît à présent l'unique solution. La mauvaise nouvelle était lorsque les Palestiniens étaient incapables d'énoncer le mot Israël et les Juifs de prononcer le mot Palestiniens. Aujourd'hui, les Juifs savent que les Palestiniens ne vont pas disparaître et les Palestiniens savent que les Juifs ne vont pas disparaître. Chacun connaît également le tracé de la future ligne de partition.

Mais alors pourquoi cette vision catastrophique ?

OZ: Le patient est plus ou moins mûr pour la chirurgie, mais les chirurgiens sont des poltrons. Il n'existe à ce jour aucun dirigeant capable de dire : "Faisons ce que tout le monde sait et qui doit être fait." Chacun sait que la plupart des implantations seront démantelées, que quelques blocs resteront en échange d'autres lots de terre et qu'il n'y aura pas de droit au retour. Alors, qu'attend-on ? La cause, c'est ce que j'appelle "Sharafat". Je suis convaincu que Sharon et Arafat préfèrent la situation actuelle à celle qui découlerait d'une

solution politique. Une nouvelle aube pour nos deux peuples serait leur crépuscule.

David Grossman, vous partagez cette vision?

GROSSMAN: Je suis d'accord pour condamner la lâcheté politique des deux dirigeants dont la gloire ne repose que sur leur courage physique. Je suis également d'accord pour considérer que la solution est peut-être proche parce qu'elle est connue et que les Américains et le monde entier sont suffisamment têtués pour nous l'imposer. Mais je suis plus pessimiste qu'Amos. Je crains que si nous arrivons un jour à la paix, cette paix ne soit pas rose et éternelle mais jalonnée de spasmes de violence. La paix réelle, nous ne la connaîtrons pas de notre vivant. Vous me demandiez ce qui nous horrifiait. Moi, ce qui m'horrifie le plus, c'est que je ne suis plus sûr de l'existence d'Israël. Le doute a toujours été en moi, c'est un cauchemar commun à tous les Juifs qui vivent ici, qu'Israël ne cesse un jour d'exister. Mais, pendant des décennies, nous étions au moins parvenus à vivre rationnellement avec ce cauchemar. Or, depuis deux ans, la perspective d'une disparition d'Israël et d'un anéantissement de l'expérience héroïque entreprise ici est redevenue concrète.

Qu'est-ce qui vous a tout à coup fait ressentir ce cauchemar?

GROSSMAN: Les scandales qui ont émaillé les élections israéliennes démontrent que les gens ont perdu tout sens moral. L'hypocrisie minimale nécessaire à la vie en société a tout simplement disparu. Dans une certaine mesure, c'est la conséquence du terrorisme. Quand votre environnement n'est plus fait que de corps déchiquetés et de lambeaux de chair, vous ne pouvez plus croire en rien. Pour maintenir une certaine culture et une démocratie, il est nécessaire que les individus partagent une illusion et acceptent un contrat social. Tout cela a été réduit en pièces. Nous étions venus dans ce pays pour fonder un État où nous

ne craindrions plus pour nos vies. Aujourd'hui, cet instinct de survie est en train de s'envoler et les gens ne rêvent plus que partir sous d'autres cieux.

OZ: Je n'ai pas les mêmes sentiments que David. Mes craintes ne sont plus juives ou israéliennes, elles se sont mondialisées. Tout d'abord il y a une vague de fanatisme qui balaie pas seulement le Hamas et les Kahanistes. C'est une vague mondiale. Il est flagrant que, sur les 29 conflits qui ensanglantent la planète aujourd'hui, 27 impliquent un acteur musulman. De la Tchétchénie à la Somalie, de l'Algérie aux Philippines. Mais l'islam n'est pas le seul. Le fanatisme chrétien est à l'œuvre dans le nouvel antisémitisme européen, tandis que le fondamentalisme juif national religieux gagne des adeptes. L'ère postmoderne est celle d'un relativisme effrayant. Deux extrémismes s'alimentent l'un l'autre : soit il n'y a qu'une vérité et celui qui ne la partage pas doit être tué, soit tout se vaut et les assassins ont aussi le droit de tuer. Quant à la mondialisation, elle est en passe d'infantiliser et d'instrumentaliser le genre humain. On assiste à un lavage de cerveaux à une échelle jamais vue auparavant, à un système de stimuli destinés à produire des envies de choses et d'objets, qui remplacent tout ce que nous avons connu sous le nom de culture.

Un genre humain pour qui à présent la vie ne se résume plus qu'à vendre et à acheter. Au risque de choquer, je crois qu'il n'y a pas de culture sans hiérarchie. Il n'y a pas de culture fondée sur des sondages d'opinion ou des études de marché.

A la différence de David, ce qui me fait peur, ce n'est plus la crainte d'un pogrom ou d'une destruction d'Israël, mais bien ce monde de la quatrième guerre mondiale où un simple individu fondu dans la masse peut anéantir des centaines de civils avec une arme chimique ou bactériologique ou encore par une contamination radioactive.

GROSSMAN Amos, au risque de passer pour un paranoïaque, je ne peux ignorer le fait

que nous sommes de plus en plus isolés et détestés. Depuis le début de la nouvelle Intifada et depuis le renouveau d'actes antisémites à l'étranger, quelque chose a changé en nous. Pour moi, l'Israël moderne, universel et des nouvelles technologies est en train de voir le tragique du destin juif se refermer sur lui. J'ai le sentiment que le Juif qui est venu en cette terre d'Israël pour se relier à une certaine base solide, à une existence concrète est redevenu le symbole de quelque chose d'autre. Le Juif avait toujours fonctionné comme la métaphore d'autre chose et rarement été perçu en tant que tel. On assiste à un soudain retour de cela.

Les humains ont toujours eu du mal à se référer aux Juifs en tant qu'êtres humains. Il y a toujours eu un mélange de diabolisation et d'idéalisation, deux formes de déshumanisation. Le sionisme nous avait au moins guéris de cela en nous réintroduisant dans l'Histoire. Aujourd'hui, nous sommes peu à peu renvoyés à cette place symbolique. Cette évolution est dangereuse parce qu'elle ravive la dimension persécutrice, sacrificielle et traumatique que contient la culture juive. Notre créativité, notre vitalité, notre solidarité sociale et notre passion morale sont en train de s'estomper ouvrant la voie à des sentiments tragiques sur la destinée juive.

Amos Oz, les sentiments de David Grossman vous seraient-ils à ce point étrangers ? Avant l'Intifada, votre littérature traitait pourtant de cela...

OZ: J'ai aussi toujours eu le sentiment que nous marchions sur une fine couche de glace, que nous étions en liberté conditionnelle et que nous bénéficiions du capital de la Shoah. D'autre part, je suis convaincu que des pans entiers du monde arabe, voire musulman, n'ont pas encore digéré le terrible affront qu'a représenté pour eux la création d'Israël, en 1948. Ils y ont vu la consécration de huit siècles d'humiliation. Huit siècles au cours desquels ils n'ont même pas obtenu une seule victoire extérieure. Pas une seule victoire depuis Saladin. Et

maintenant, cette petite souris, cette petite chose méprisable vient leur infliger une défaite. Que des Juifs puissent, de façon répétée, leur infliger une défaite ? Ainsi dans le monde arabo-musulman c'est clair : c'est un affront.

Dans le monde chrétien, c'est encore plus profond. Le christianisme enseigne que quelqu'un a tué Dieu. Celui qui parvient à un tel prodige ne peut être que fort, rusé, surhumain, diabolique. Chaque jour, des millions de petits chrétiens ouvrent les yeux et la première chose qu'ils voient, c'est quelqu'un en train de saigner sur une croix. Quand l'enfant chrétien découvre que c'est Dieu qui est en train de mourir, il demande qui est le coupable ? Cette question travaille même les athées, car même ceux qui ont rejoint les marges de la gauche ont été nourris de ce lait au sein de leur mère. Ce n'est pas de l'antisémitisme au sens de vouloir tuer chaque Juif, c'est plutôt un mélange de fascination et de peur. Parfois, cela les amène à placer très haut la barre du sens moral exigé des Juifs. C'est comme si, après avoir fini par être exonérés de toute responsabilité collective dans la crucifixion de Jésus, les Juifs devaient prouver qu'ils méritent cette exonération.

A part Israël, aucun pays au monde ne vit en liberté surveillée. On dit à Israël : comporez-vous correctement et vous aurez le droit d'exister, sinon, vous disparaîtrez, et toute cette affaire aura été une erreur. Personne n'a dit cela à propos de l'Allemagne après la Deuxième Guerre Mondiale. Personne n'a dit la moitié ira en France, et l'autre moitié en Pologne, mais il n'y aura plus d'Allemagne. Ce qui m'effraie le plus, c'est de voir tant d'Israéliens de la gauche pacifiste et éclairée adopter cette approche et considérer Israël comme un État sous condition. Un État dont l'existence dépend de ses actes. Ainsi vous trouver à Tel Aviv des gens qui sont contre la peine de mort pour les tueurs en série et contre la peine de mort contre les violeurs et contre la peine de mort contre les terroristes, mais sont pour la peine de mort pour un État qui ne se comporte pas bien. Pour un seul État qui ne se com-

porte pas bien. Je pense que c'est terrible. D'un point de vue moral, c'est un abord terrible.

Selon vous, une partie de la gauche israélienne se ferait l'écho d'une vision antisémitique chrétienne de l'État juif?

OZ: Pendant les atrocités commises en Algérie et au Vietnam, les intellectuels français et américains, bien que pleins de rancœur, n'ont jamais remis en cause leur propre droit à l'existence. Parmi certains intellectuels radicaux israéliens, ce que je vois, ce n'est pas seulement de la haine envers les religieux, les colons, la droite ou les nationalistes, mais une haine sournoise envers l'architecture, envers la musique, envers les chants folkloriques, envers la mémoire, envers toutes les réalisations d'Israël. Même envers les rues sur lesquelles ils marchent. Pour les autobus dans lesquels les gens voyagent

GROSSMAN: Tu exagères.

OZ: Peut-être que le mot "haine" est exagéré, je devrais plutôt parler de dégoût. Mais c'est un dégoût sournois. Et je vois réellement parmi certains intellectuels radicaux, quelque chose qui est lié à la persécution générale qui dit qu'Israël n'existe que sous condition. Si vous êtes gentils et doux vous avez le droit à l'existence. Mais alors ni les kibbutzim, ni l'Institut Weizmann ni les poètes, ni les écrivains ne servent à rien. Pourquoi existeraient-ils ? personne ne dit une chose pareille au sujet du Yémen. Personne ne cela au sujet de l'Islande. Il y là-dedans quelque chose d'implique qui me blesse davantage, le fait que cela ne provienne pas des intellectuels chrétiens européens, mais de l'intérieur même d'Israël.

GROSSMAN: Je pense que tu vas trop loin. Les gens dont tu parles se révoltent contre ce qui est en train de se passer ici, contre le gouffre qui se creuse entre le rêve et la réalité. De plus, cette gauche n'est pas très nombreuse. Moi, ce qui me pose un problème, c'est le fait que, après cinquante-quatre ans d'existence, nous doutions encore de notre existence. Il me semble que c'est la question clé. Est-ce que,

en tant que Juifs, nous avons un gène particulier qui nous empêche de rester à un endroit ? Les Juifs ont toujours été habités par cette question : sommes-nous un peuple inscrit dans l'espace ou dans le temps ? En diaspora, nous nous étions définis comme un peuple inscrit dans le temps, un peuple éternel. Mais même après nous être installés ici, nous sommes encore incapables de nous considérer réellement comme un peuple inscrit dans un espace particulier.

Prend note de l'expression : la Terre Promise. C'est une forme grammaticale qui continue à l'infini. Ce n'est pas la terre de la promesse ou la terre qui a été promise, c'est la terre qui est éternellement promise. C'est une terre que l'on n'atteint jamais.

Erreurs de la gauche, responsabilité de la droite.

Comment s'est forgée votre vision politique en tant que membres la gauche israélienne ? Comment avez-vous évolué ces deux dernières années ?

GROSSMAN: J'avais 13 ans lorsque la guerre des Six-Jours a éclaté. Je me rappelle l'angoisse qui l'a précédée. Je me rappelle à quel point la possibilité que nous soyons jetés à la mer était concrète. Ce sentiment était si fort que je me souviens d'avoir pris des leçons de natation au YMCA.

Ensuite est venue l'occupation. Pour toute ma génération, il y avait une sorte de fusion entre l'énergie sexuelle de l'adolescence et l'énergie de l'occupation. Ce fut une pénétration soudaine et violente que de briser le tabou et d'entrer dans les lieux saints du judaïsme. Il y a quelque chose d'érotique dans la relation entre l'occupant et l'occupé. Je me rappelle parfaitement cette sensation physique de puissance, mais aussi le sentiment de crainte. C'est cette peur qui a poussé mes parents, de vieux travailleurs, à glisser de plus en plus à droite. Pendant mon service militaire, j'ai moi-même embrassé les idées de la droite israélienne. J'ai travaillé dans les services de renseignements et

j'ai découvert ce que les Arabes pensaient de nous. C'est pourquoi jusqu'aujourd'hui les peurs qu'exprime la droite israélienne ne me sont pas étrangères.

Mais le vrai choc a été pour moi la guerre du Liban [1982] et j'ai complètement épousé le slogan suivant lequel nous partions en guerre pour éradiquer le terrorisme. Mais, lorsque j'ai servi comme réserviste, dans un petit village de l'Est du Liban, j'ai vu des choses que je ne voulais pas voir auparavant. Et soudainement tout ce qui avait été réprimé en moi a éclaté.

Il y a un moment particulier que je n'arrive pas à oublier. Quelque temps après mon retour à Jérusalem, le bus dans lequel je circulais s'est arrêté à côté d'un bus transportant des Palestiniens de Bethléem ou du camp de réfugiés palestiniens de Deheisheh. Soudain je les ai vus. J'ai vu le désespoir sur leur visage. Ils ressemblaient à des fantômes, comme si leurs corps s'étaient vidés de toute vie. Et j'ai enfin vu ce qu'était un occupé.

Quand j'ai écrit *Le sourire de l'agneau* (Seuil, 1995), j'ai tenté de comprendre quelle était la maladie de l'occupation. Je me suis demandé comment il était possible qu'une nation, que je croyais une nation morale, puisse arriver à une telle situation. Et comment les deux peuples ont appris à dresser un voile d'ignorance : car les occupés ont honte de leur situation et les occupants préfèrent ne pas voir ce qu'ils sont en train de faire.

Quand je suis allé à Deheisheh pour collecter les matériaux pour mon livre au sujet de l'occupation *Le Vent jaune*, paru en Israël en 1987 (Seuil, 1988), j'étais réellement effrayé. Je me tenais là debout pendant environ trois heures, entouré par des gens qui étaient très méfiants à mon égard. Certains enfants voyaient pour la première fois un Israélien sans uniforme. Il a fallu qu'une vieille femme brise le cercle qui s'était refermé sur moi et me fasse entrer dans sa cabane pour que nous commençions à parler. Et c'est là que se produisit une vraie expérience émotionnelle. Après un échange de tous les arguments pour nous et

contre nous, soudainement quelque chose s'est passé. Ils tenaient beaucoup à ce que je reconnaisse leur sens de l'offense.

Ces deux dernières années, quel a été votre choc le plus violent ?

GROSSMAN : Le lynchage [de deux réservistes israéliens] à Ramallah. Pour nous tous, cela a été un point de rupture. Cela a ramené à la surface nos peurs les plus enfouies et une disposition à se soumettre aux stéréotypes, à se dire qu'ils sont tous pareils. Mais je crois que penser cela c'est capituler.

Bien qu'il faille militer pour la paix, je me dis souvent qu'il n'y a aucune perspective. Je regarde la carte du petit Israël, un pays si petit qu'on peut difficilement inscrire son nom sans jeter quelques lettres à la mer... Tout ce qui se passe autour d'Israël est effrayant. Le fundamentalisme qui mine ces pays. Le manque de démocratie dans les États arabes. Et le fait que le Moyen-Orient ne nous a pas réellement acceptés.

Mais, en définitive, je ressens comme une offense personnelle de céder à ces sentiments d'abandon.

Je ne suis pas aveugle aux défauts de notre partenaire. Je ne me fais aucune illusion quant à la bonne volonté des Arabes et, reconnaissions-le, nous n'avons pas montré davantage de bonne volonté à leur égard. J'estime que, avec notre puissance militaire, nous devons avoir le courage de sortir du cercle vicieux dans lequel nous nous enfonçons depuis 1967 et qui nous fait répéter sans cesse les mêmes erreurs. Avant de sauter sur la branche de la paix, nous devrions d'abord sauter de la branche [de l'occupation?]. Mais il semble que nous ayons encore peur.

En dernière analyse, la gauche a-t-elle échoué ? S'est-elle trompée ou a-t-elle fait le bon choix ?

GROSSMAN : La gauche a clairement échoué, mais c'est un échec auquel je suis fier d'avoir participé. Ceux qui avaient fait le choix d'Oslo savaient quel risque ils prenaient. Ils

savaient qu'il serait extrêmement difficile de résoudre d'un seul coup un conflit plus que centenaire.

La gauche a fait deux erreurs fondamentales. La première fut sa foi trop grande en la raison – elle idéalisait presque la rationalité. La seconde fut une mauvaise évaluation des forces en présence. De ce point de vue, la droite a un meilleur instinct en ce qui concerne les forces dans la région et comprend l'importance de la dissuasion. C'est essentiel dans la région violente, fondamentaliste et sombre dans laquelle nous vivons. Mais, en dernière analyse, les erreurs de la gauche n'ont porté que sur des détails, notamment sur la personnalité d'Arafat, qui semble être un terroriste dans l'âme. La droite, elle, s'est trompée sur le fond en croyant qu'il était possible de perpétuer le régime d'occupation. C'est pourquoi je n'ai pas la moindre hésitation sur la position que j'occupe et sur ce qui doit être fait..

Il y a également autre chose. Nous avons longtemps cru en notre expérience de victimes tout en ignorant ce que cette expérience rendait possible. En réaction à l'hostilité à notre égard, nous avons transformé la Cisjordanie en un immense camp de détention et avons mené des opérations qui franchissaient la limite du crime contre l'humanité et la franchissaient souvent. Notre société a remis ses valeurs éclairées dans un réfrigérateur. Notre stature morale a sombré. Finalement, nous avons presque confirmé certains stéréotypes antisémites qui font du Juif un xénophobe, un manipulateur, un amoureux de la force, un individu non fiable et un impérialiste. Tout cela doit s'arrêter. Nous devons sortir de cet état.

Amos Oz, ces deux années et demi, quel a été votre choc le plus violent? Y a-t-il eu quelque chose qui ait remis en question votre vision du monde?

OZ: Écoutez, le Comité pour la paix et la sécurité a été créé il y a plus de trente ans, six semaines après la Guerre de Six-jours. Il avait l'idée de deux États comme base d'une paix

entre les Palestiniens et nous. Je soutenais avec d'autres que si nous suivions le chemin que nous proposions, il pourrait y avoir la paix entre nous et les Palestiniens. J'ai invoqué cet argument pendant plus de trente ans. Aujourd'hui, je ne l'invoque plus. Si je crois toujours en l'idée des deux États, je ne suis plus certain que cela amènera la paix. Dans le meilleur des cas, cela amènera la paix. Dans le pire, cela créera une situation où, plutôt que de mener deux guerres - dont l'une est juste -, nous n'aurons plus qu'à mener une seule, la guerre juste. C'est un changement substantiel.

Cela explique aussi que pendant la campagne électorale de 2003, la gauche ne promet plus la paix : le retrait, mais non la paix.

OZ: A titre personnel, je me suis déjà mentalement retiré. Pour moi, face à ce qu'Ehud Barak leur avait proposé à Camp David [2000], les Palestiniens auraient dû faire une contre-proposition. Mais jamais je n'aurais imaginé qu'après s'être vu proposer une solution fondée sur deux États, deux capitales et la restitution de 92 à 95 % ou 95 ou 97 % des Territoires, les Palestiniens allaient déclencher une guerre contre nous. Cela a été un choc très profond pour moi.

Rétrospectivement, les accords d'Oslo furent-ils une erreur?

OZ: Oslo n'a pas joui d'un seul jour de grâce. L'encre était à peine séchée que les uns préparaient le djihad, et le lavage de cerveau pour le djihad, pendant que les autres continuaient la colonisation. Oslo n'a pas échoué, Oslo n'a simplement jamais été tenté.

Je n'accepte pas l'idée selon laquelle la gauche n'a tiré aucune leçon des événements. Lorsque le chef du Parti travailliste parle d'un retrait unilateral hors des territoires occupés les plus peuplés, cela signifie un changement radical par rapport aux positions que ce parti défendait avant l'Intifada. C'est la droite qui n'a tiré aucune leçon. Pas seulement depuis Oslo, mais depuis les années 30. Depuis toujours, la

droite croit qu'il suffit de frapper les Palestiniens pour qu'ils se calment.

Sharon, Mitzna, Meretz, Shinui.

Que pensez-vous de Sharon ? Le détestez-vous ?

GROSSMAN : Je ne le déteste pas. Je crois simplement que sa vision du monde est très étroite et qu'il réduit tout à un seul concept : la force. Il croit que nous devons utiliser de plus en plus de force. Il n'a pas d'autre solution à nous offrir, et il est totalement inflexible. Il est en train de mener Israël vers une zone très dangereuse. Son rôle de dirigeant devrait être de nous guider vers le futur, mais il ne fait que nous ramener dans le passé. Le plus surprenant, c'est sa popularité. Il se meut dans le vide. C'est un Premier ministre sans opposition et sans coalition. Il fait ce qu'il veut.

Peut-être cela s'explique-t-il par le fait que, alors que tout s'effondre autour de nous, les Israéliens veulent se raccrocher à une personne qui incarne une sorte de continuité, de tenacité, de détermination politique. En tant qu'écrivain, les sentiments éprouvés par les partisans de la droite ne me sont pas étrangers. Sharon dégage un sentiment de force et de puissance. Mettez-lui une toge, il ressemblera à un empereur romain. Il y a quelque chose de biblique dans ce personnage. Cette image, avec ses instincts de puissance, sa brutalité et son histoire, possède apparemment quelque chose qui plaît au peuple.

OZ : Ce n'est pas en tant qu'écrivain ou psychologue, mais en tant qu'analyste politique que je considère Sharon. Il est populaire parce qu'il est perçu comme celui qui a vaincu les Palestiniens sans provoquer la colère de l'Amérique. Et s'il est perçu comme un vainqueur, c'est parce qu'il a obtenu au nom d'Israël une victoire définitive : aujourd'hui, les Palestiniens demandent ce qu'ils ont rejeté à Camp David. L'opinion voit en Sharon celui qui a porté un coup fatal à l'ennemi et fourni une réponse aux frustrations provoquées par les

images de nos enfants déchiquetés, et celle de la discothèque et de Pâques à Netanya [lieux de sanglants attentats]. Sharon dégage une confortable confiance en lui, mais il ne sait pas où il va.

Existe-t-il à gauche des successeurs de Rabin et de Pérès ?

GROSSMAN : Il y a un vide. Amram Mitzna, dit ce qu'il faut, et s'y tient, mais il paie le prix de deux années durant lesquelles le Parti travailliste a servi de feuille de vigne à Sharon sans offrir le moindre contrepoint à ses instincts. J'ai de la sympathie pour le Meretz. Et c'est pour lui que je vote. Ses dirigeants, Yossi Sarid et Yossi Beilin, pensent avec deux longueurs d'avance. Ils refusent de contribuer au climat de désespoir et d'impuissance. Et ils parviennent à sublimer un désir compréhensible de peur et de vengeance.

OZ : Je suis également sensible au Meretz, et je vote pour ce parti. Je suis pour des négociations sous le feu, pour tenter une nouvelle fois de négocier avec les Palestiniens. Si cette tentative n'aboutit pas, alors il faudra mettre unilatéralement fin à l'occupation.

Que pensez-vous du parti Shinui ?

GROSSMAN : Il représente un authentique phénomène qui contient des sentiments vrais. Mais le modèle original de ce parti n'appartient pas à Tommy Lapid [son chef] mais au parti [ultra-orthodoxe] Shas. Le Shas, dans sa haine des ashkénazes et sa haine pour tout ce qui est laïque, a forgé cette créature, qui est en fait artificielle et finira par se briser. La plate-forme [politique] du Shinui est insipide. Finalement un vote pour le Shinui me semble un vote gaspillé.

OZ : Je pense que le programme du Shinui est mauvais. C'est comme si une personne qui arrive dans une unité de soins intensifs au cours d'une attaque terroriste se mettrait à remettre en place les plantes dans leurs pots avec beaucoup d'enthousiasme. Il les taille et les arrose, et tout cela est très beau - mais pendant ce

temps le sang coule. Je pense également que le Shinui prend sa force du Shas, et le Shas du Shinui, et je dirai que les deux partis devraient signer un accord électoral pour se répartir les restes.

GROSSMAN : Je voudrais proposer un nom pour leur liste commune: Shisui [signifie incitation en hébreu].

[Le Shnui a obtenu 15 sièges et 12,3 % de voix, ce qui en fait le 3^e parti de la Knesset]

Pensez-vous que la gauche se reprendra et mènera Israël vers un avenir raisonnable?

OZ Mon ami Djoumous ["Buffe", surnom arabe de Haim Oron, dirigeant du Meretz] dit que ce qui se passe dans l'opinion publique israélienne est comparable à un séisme. Quand les plaques tectoniques se déplacent, les plaques inférieures glissent d'un côté et les supérieures de l'autre. Les élections du 28 janvier témoignent d'un glissement à droite. Les sondages montrent que, sur le processus de paix, les Israéliens sont davantage de gauche que de droite.

La semaine dernière ma tante Sonia a fait la remarque suivante : si Sharon avait parlé à Golda [Meir] comme il parle maintenant, elle l'aurait jeté du Mapai [ancêtre du parti travailliste] pour gauchisme, comme elle a exclu Lova Eliav. Et cela est vrai. Fondamentalement le public israélien glisse à gauche et non à droite.

Cela dit, je suis très inquiet de la politique de Sharon. Après avoir détruit l'Autorité palestinienne, il est en passe de détruire la classe moyenne palestinienne. Car on fait la paix avec la classe moyenne, et non avec des fanatiques religieux ou la mafia. Je crains que, d'ici quelques années, nous n'ayons plus personne à qui parler. Mais j'ai confiance en la capacité des êtres humains de nous surprendre. Peut-être même Sharon nous surprendra-t-il. Et sinon, ce sera quelqu'un d'autre. Je ne doute pas que l'homme ou la femme qui terminera l'occupation israélienne des Territoires - avec ou sans la

paix - soit déjà ici, parmi nous. Je ne sais pas qui il est, et lui non plus ne le sait pas, mais il est déjà là.

GROSSMAN : Aujourd'hui, les dirigeants palestiniens sont prêts à accepter les "paramètres de Clinton", je le dis en connaissance de cause. Mais si aucun dirigeant israélien ne les endosse, je crains que la société palestinienne ne bascule dans l'extrémisme, et la "hamassisation". Si la privatisation du terrorisme se poursuit, cela deviendra un cauchemar tant pour les Palestiniens que pour les Israéliens. Je ne me fais toutefois aucune illusion : même si la paix est conclue avec Arafat, le terrorisme ne cessera pas complètement. Il faudra des années avant qu'il ne sorte de notre vie. Mais ce n'est pas une raison pour renoncer aux efforts de paix car ce n'est pas le terrorisme qui constitue une menace existentielle pour Israël. Le véritable danger qui guette Israël, c'est la fragmentation sociale provoquée par la situation actuelle.

Il faut mener un summud [mot arabe signifiant "tenir bon"] pour la paix. L'État d'Israël est né pour que nous ne soyons plus des victimes, pour que mon grand-père ne soit plus jamais battu en Galicie, pour que nous venions ici vivre une vie normale et nous défendre. Ce qui me bouleverse, c'est que, malgré notre puissance et nos 200 têtes nucléaires, nous continuons à être les victimes de nos peurs et de nos angoisses.

C'est cela notre grande mission : émerger des craintes et entrer dans la vie. Nous devons affronter notre histoire sans en être les victimes. Notre énergie ne doit pas seulement être consacrée à bâtir une armure qui nous protège de l'extérieur. Parce qu'aujourd'hui j'ai le sentiment que nous sommes à ce point obsédés par notre armure qu'il n'y a plus d'être humain à l'intérieur. Ma volonté est que cette armure contienne un être humain. Que la vie soit une vie d'êtres humains.

(Une version plus abrégée de l'article du Ha'aretz du 6-03-03 est parue dans le Courrier international du 19-3-03, que nous remercions.)